

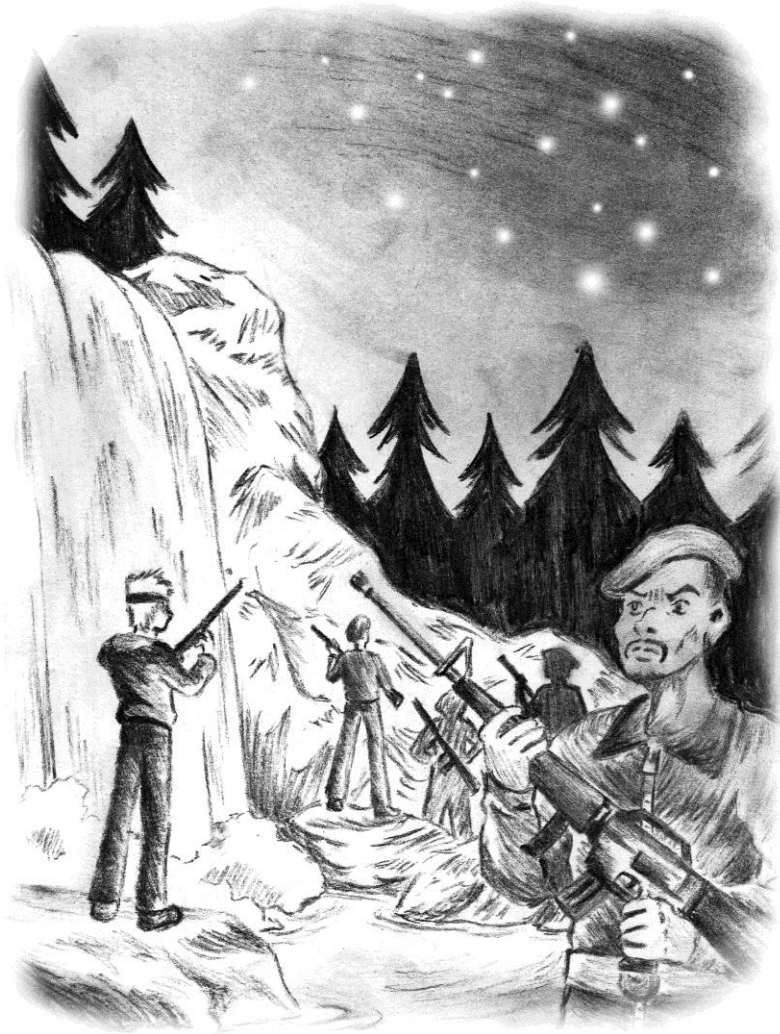
Face à moi

Tome 3
L'expatrié

Roman de Sam Claude



JPM 



ALMA MON AMOUR

— Sam ! Sam !!

Je me réveillai en sursaut. Je regardai mon cadran et il indiquait 2 h 46. L'éclairage de la rue permettait de distinguer quelques objets dans la chambre, ainsi qu'une silhouette dans le cadre de porte. C'était Mathieu.

— Qu'est-ce que tu veux ? dis-je, choqué de devoir sortir aussi violemment des bras de Morphée.

— Sam, t'as senti la secousse ?

— La secousse ? Non.

— Sam, je pense qu’il va y avoir un autre tremblement de terre.

À peine réveillé, je tentai de réfléchir normalement. Je regardai à côté de moi, il y avait Marie-Soleil qui dormait, ma dernière conquête. Son prénom était Marie, mais je trouvais plus jolies les combinaisons de noms. Alors je l’appelais toujours Marie-Soleil. Sauf lorsqu’on se disputait.

Ça faisait six mois qu’on sortait ensemble maintenant. Depuis l’automne dernier en fait. En mal d’amour, Mathieu, Antoine et moi étions montés quelques fins de semaine à Alma pour tenter de trouver des perles au bar La Grenouille. Alma possédait une concentration de filles au mètre carré plus grande que la moyenne provinciale. On y trouvait trois filles pour un gars. Certains disaient que ce ratio pouvait aller jusqu’à quatre et même cinq. Bref, beaucoup de belles filles. Déjà qu’au Québec nous avions les plus belles filles au monde, à Alma, c’était l’apothéose. Et j’y avais rencontré Marie Tremblay. Marie-Soleil Tremblay.

— Mathieu, dis-je, chaque fin de semaine qu’on vient passer ici, t’as l’impression qu’il y a des tremblements de terre.

— Oui, je sais Sam, mais là, ce n’est pas une *joke*.

— Maudit niaiseux. Va donc te recoucher.

— Sam, on va crever ensevelis dans cet immeuble.

— Ce n’est pas un immeuble, mais une maison à logements. Et le dernier tremblement de terre qui a secoué le Québec date de 1988. Ou 1989. Ché pus.

— Non Sam, il y en a eu un autre en 1997.

— Tu fais chier, stie !

— Pareil comme le Titanic. Tout le monde s’amusait pendant que le bateau coulait.

Mais tout à coup, comme dans un rêve, je sentis une petite secousse. Je me retournai vers Mathieu croyant qu’il me jouait un mauvais tour, mais il était déjà sur le pas de la porte. Il attendait.

— Tu n’as pas senti celle-ci Sam ? Hein !

— Tu vas rester longtemps dans notre chambre ?

— Ben ! en cas de tremblement de terre, il faut se mettre à l’abri en dessous des cadres de porte. Tout le monde sait ça !

— Eh ben ! tu ne peux pas choisir un autre cadre de porte ?

Une autre secousse. Là, je n’avais pas rêvé. La terre tremblait, mais c’était différent des autres

tremblements de terre que j'avais connus. En 1988, c'était en novembre je crois, nous avons eu une grande secousse suivie de quelques petites à peine perceptibles. Bizarrement, le séisme semblait régulier tant dans la secousse que dans la fréquence.

— C'est le déluge ! s'exclama Mathieu. Comme en 1996.

— Vas-tu énumérer l'Apocalypse au complet saint-simonac !

— Saint-Jean-Vianney, 1971...

— Et c'est moi qui passe pour un gars inquiet !

Comme dans tout bon film d'horreur où la justesse des mots et les évènements coïncident à la perfection, les lumières de rue s'éteignirent sur les dernières paroles de Mathieu. Le réveille-matin cessa de fonctionner. C'était le noir le plus complet. Mathieu tenta de l'allumer, mais rien ne fonctionnait. Antoine, à peine réveillé, arriva également au seuil de la porte.

— À cause vous faites simples de même ? demanda Marie-Soleil, maintenant réveillée.

— On est inquiets, fit Mathieu la voix tremblotante. La terre tremble !

— C'est peut-être un T.rex, Sam, dit Antoine dans un excès d'excitation.

La terre trembla à nouveau et, à moins que ce fût mon état émotionnel déstabilisé qui me donnait une fausse impression, les secousses étaient bien réelles et de plus en plus fortes. On entendait des cris dehors. Je sortis du lit, suivi de Marie-Soleil, et nous nous précipitèrent à la fenêtre du salon, devancés par Mathieu et Antoine. Merde ! Il se passait réellement quelque chose. Y'avait des gens qui couraient dans la rue.

— Moi, je n'ai pas l'habitude de commencer à m'énerver avant que le monde coure dans les rues, dit Mathieu.

— Marie, tu n'as pas une radio qui fonctionne avec des batteries ?

— Oui. Je vais voir.

— Et si t'as des lampes de poche aussi...

— On va leur demander ce qui se passe, dit Mathieu.

— Je vais commencer par m'habiller.

— Merde ! s'exclama Antoine. Ils ont même des armes avec eux.

— Bon, là y'a pus de niaisage, câlice ! Il faut savoir ce qui se passe.

C'était le branle-bas de combat. Tout le monde s'habilla en quatrième vitesse et Mathieu et Antoine

se portèrent volontaires pour aller demander aux gens dans les rues ce qui se passait dans les environs. On avait une radio et une lampe de poche, mais pas de piles.

La neige offrait un éclairage d'hiver naturel, ce qui nous permettait de voir dans les rues malgré l'obscurité. Tout à coup, on entendit un hélicoptère survoler les airs non loin de la maison. Je scrutai Marie. Nous commençons réellement à être effrayés. Je n'avais jamais vécu quelque chose d'aussi lugubre. Mathieu et Antoine revenaient.

— Et puis ? dis-je, alors qu'ils avaient à peine franchi le seuil de la porte.

— Quelqu'un nous a dit que l'armée est impliquée, que la police est sur les dents et que la population se procure des armes pour se défendre.

— Mais se défendre contre quoi, Mathieu ?

— Personne ne le sait. Pour l'instant.

Je restai abasourdi sur le coup. Mathieu et Antoine demeuraient immobiles.

— Où vont tous ces gens ? demandai-je.

— Vers l'est, répondit Mathieu. C'est de là que proviennent les secousses.

— Il faut sortir d'ici, dis-je. On s'habille !

Il ne s'agissait pas d'avoir quelques vêtements sur le dos. Il fallait s'habiller convenablement pour sortir affronter une température de moins vingt-deux degrés. Fallait ben que ça arrive en hiver. Maudit hiver.

Quelques minutes suffirent et nous étions dans la rue à regarder les gens qui couraient en direction est. Mathieu arrêta un passant, mais la seule chose qu'il savait, c'était que tous devaient se défendre. On nous proposait même des armes. Une familiale s'arrêta près de nous et on nous offrit le transport. Nous embarquâmes tous les quatre.

— Je m'appelle André.

— Mathieu, Antoine, Marie et moi, Sam.

— Content de vous connaître.

— Nous aussi. Puis-je savoir ce qui se passe ?

— Personne ne le sait, répondit André. Il y a une masse énorme qui se déplace vers nous venant du sud-est.

— Une masse ?

— On n’a pas pu l’identifier pour l’instant.

— De Chicoutimi ?

— Peut-être, mais nous ne sommes pas sûrs. Nous sommes isolés. Plus d’électricité, plus de communications, plus rien. Si ça se trouve, Chicoutimi, Jonquière et toutes les villes environnantes ont perdu leurs moyens de communication.

— C’est pas possible ! dis-je avec torpeur.

— Nous sommes totalement coupés du monde, renchérit André.

— Et vers le nord-ouest ? demanda Marie. Roberval, Dolbeau, Chibougamau...

— Rien, répondit André.

— Rien quoi ? s’impatia Mathieu.

— Je veux dire qu’on n’a pas de nouvelles d’eux, ajouta André tout aussi énervé.

Ce fut le silence dans la camionnette. Marie-Soleil se pressa contre moi cherchant un peu de réconfort, mais mon corps tremblotait comme si je souffrais de la maladie de Parkinson. Et c’était pas à cause du froid. Nous roulâmes sur l’avenue du Pont en direction sud jusqu’au boulevard Auger Est. Encore là, nous fîmes quelques kilomètres et nous arrê tâmes sur le bord du chemin Villaboiss. Devant nous, un peu au nord, c’était la petite décharge et on voyait nettement l’activité de l’armée dans les environs. Ils surveillaient quelque chose. L’objet inconnu que tous cherchaient à identifier.

— Demeurez au chaud dans la camionnette, dit André. Je vais demander aux autres ce qu’il en est.

— Est-ce qu’on est rendus des mercenaires ? s’exclama Mathieu tout excité.

— Je m’en fous, répondis-je.

La terre continua son tremblement qu’on ne percevait pas en roulant. Là, c’était plus net et plus fort. Ou bien on se trouvait plus proches de l’épicentre, ou bien cette chose s’approchait de nous. Je trouvais cette dernière idée terrifiante. Je ne comprenais pas qu’avec les technologies d’aujourd’hui, l’armée ne pouvait identifier ce genre de phénomène.

— On n’est pas loin de Rapides-de-la-Vache-Caille, reprit Marie-Soleil.

— Quoi ? demanda Mathieu, qui ne comprenait pas l’importance de l’information.

— Rapides-de-la-Vache-Caille. À Saint-Nazaire.

— Bon, écoute Marie, dit Mathieu, si c’est un troupeau de vaches qui s’en vient, il faudrait vite le dire, car les gars dehors armés jusqu’aux dents, je crois qu’ils sont en train de s’énervier.

— On ne manquera pas de lait, conclut Antoine.

— Tu sais ma chérie, dis-je, j'aurais aimé me vanter d'avoir des copains qui sont vraiment drôles ou encore, dans des situations comme celle-ci, font preuve de courage et se transforment en héros pour sauver l'humanité, mais je n'ai pas cette chance. Tu pourras continuer de m'aimer pareil ?

— Si je n'ai pas à épouser ta *gang* de *chums*, oui. Pour votre information les garçons, c'est une vache du nom de Caille qui se serait noyée à l'époque où il y avait encore des rapides.

— C'est vrai ? questionna Antoine.

— Mais certains racontent qu'autrefois, c'était le bruit des rapides qui rappelait celui d'une vache qui beugle.

— Je trouve la première histoire beaucoup plus romantique, ironisa Mathieu.

— Fais pas simple Mathieu ! dit Marie.

Je soupirai. Longuement et tristement. André arriva en trombe. Il ouvrit la porte et nous commanda de le suivre. Avec les niaiseries de Mathieu, j'avais presque oublié pourquoi nous étions là. En fait, j'avais oublié que je ne savais pas pourquoi nous étions là.

Nous sortîmes dehors et l'air nous glaça les poumons en ce milieu de la nuit où le froid et l'humidité formaient un excellent duo. André nous amena à une autre voiture dont le coffre était ouvert. Il sortit un fusil de gros calibre. Nous eûmes tous un mouvement de recul.

— C'est pour se protéger, dit André. On n'a pas le choix. Les gars de l'armée disent que cette chose ravage tout sur son passage et certains estiment son diamètre à trois ou quatre kilomètres.

— Vous voulez dire que tous ces hélicoptères avec des roquettes et fusils mitrailleurs sont incapables d'en venir à bout ? insista Antoine sur le bord de la crise de nerfs.

— Ils ont perdu quatre hélicos il y a une heure, renchérit André. Nous devons faire un front pour éviter que la ville d'Alma ne disparaisse. Vous voulez nous aider ?

— Je ne sais pas si j'ai le goût de me foutre en l'air, dis-je totalement découragé.

Je regardai Marie, mon soleil, et je me disais pourquoi pas. Pour Marie, j'aurais sauvé le monde. Si cette expérience se trouvait sur mon chemin de vie, c'était sûrement parce que ça voulait dire quelque chose. Chaque évènement, aussi minime qu'important, servait à nous faire évoluer. Chaque petit détail du quotidien était un signe de notre inéluctable destin. L'expérience de cette nuit nous apportera à tous, une leçon... du moins, je l'espérais. Et comme disait mon grand-père : « Ce qui ne te tue pas te rend plus fort. » La question se trouvait là justement. Nous allions peut-être y rester.

André distribua les armes. J'héritai d'un fusil mitrailleur de calibre M16 fourni par l'armée. Cette

même armée censée nous protéger. Si cette milice était incapable de nous défendre, je me demandais bien ce que nous pourrions faire de plus.

Tous semblaient avoir la même réflexion. On se dévisageait les uns et les autres, la mort dans l'âme. J'aurais dû rire des blagues idiotes de Mathieu tout à l'heure, car je les entendais peut-être pour la dernière fois. Le dernier baiser de Marie. Ce qui me faisait peur tout à coup, c'était que tout devienne « dernier ». Dernière heure, dernière bouffe, dernier voyage, dernier amour...

— Tout le monde en place, cria André.

La terre trembla de plus belle et depuis quelques minutes on entendait un grondement sourd, produit par le déplacement de cette masse informe et sépulcrale, un peu comme une armée de chars d'assaut qui se déplaçait. Une comparaison idiote puisque je n'avais jamais été à la guerre.

La gravité de la situation avait pour parfum la mort qu'une sinistre nuit de combat au froid et dans le noir absolu pouvait nous apporter. Cette chose désirait nous anéantir. Le doute ne subsistait pas, elle s'approchait de nous, espérant faire plus de victimes. J'en étais persuadé.

On entendait les arbres gémir sous le poids de ce monstre énorme qui s'avavançait lentement. Il ne laissait que désolation et destruction sur son passage.

Tout le monde se préparait à tirer. Des éclairages de fortune nous permettaient de voir les abords du bois. Tout à coup, une masse noire et opaque se dessina à l'horizon. Le lever du jour étant proche, le ciel d'un bleu foncé nous permettait de mieux distinguer la forme et le gigantisme de la chose. Plus large que haute. Ses côtés arrondis donnaient l'impression d'un plat à tarte. Un général criait des instructions, mais j'étais paralysé, comme bon nombre d'entre nous. André nous criait quelque chose que le bruit des tirs ne me permettait pas d'entendre. Mais je devinais. Il fallait que je tire aussi. Mathieu, Antoine et ma douce me regardèrent, comprenant que c'était la fin, que toute une armée ne pouvait rivaliser avec cette chose. Antoine me parla. Je n'entendis rien, mais son regard en disait long. Marie-Soleil jeta son arme par terre et vint se blottir contre moi.

Je regardai ce monstre affamé de destruction qui s'avavançait malgré les tirs des roquettes de l'armée, des fusils mitrailleurs et de l'acharnement humain pour sa survie. Je regardai cette chose et il me vint une illumination. Et si c'était ça ?

— Arrêtez de tirer ! que je m'époumonais à crier.

— Sam, qu'est-ce qui se passe ? demanda Marie.

— Arrêtez de tirer ! gueulai-je encore.

Je courais çà et là tentant de convaincre tout un chacun de faire taire leur fusil afin de mobiliser un conseil de guerre. Mais les gens, terrorisés à l'idée de mourir, n'en faisaient qu'à leur tête. Je retournai vers Mathieu et Antoine et on s'éloigna un peu de la troupe.

— Qu'est-ce qui se passe Sam ?

...